

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 26 juin 1886

LES
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

VIII

Ma chère Andréa, répondit-il, il y a des choses que je ne pouvais pas faire d'avance. Louise vous a montré les étoffes qui vous attendaient ; dès demain vous aurez la visite de votre couturière et de votre modiste. Demain aussi le personnel de votre maison sera complet ; vous aurez un cocher et un valet de pied ; une voiture entrera dans la remise et deux chevaux dans l'écurie.

— Vous avez déjà votre cuisinière ; mais pour aujourd'hui elle a commandé le déjeuner et le dîner qui seront apportés du restaurant. Votre cave est encore peu garnie ; mais nous achèterons les vins qui vous conviendront le mieux. Vous avez dû remarquer que je ne vous ai acheté aucun bijou ; j'ai voulu vous laisser le soin de choisir ceux que vous voudrez avoir et qui vous plairont. Du reste, vous n'êtes pas sans avoir entendu citer ce proverbe : " Tout ne se fait pas en un jour. "

— Toutes vos attentions sont excellentes, répondit Andréa, et je n'ai pas à trouver à redire à ce que vous faites et voulez faire ; mais un cocher, une voiture, des chevaux, me seront-ils bien utiles ?

— Ma chère Andréa, répliqua-t-il, Paris ne ressemble pas à une petite ville de province. Ici une femme jeune et belle comme vous ne peut guère sortir à pied. Vous n'avez pas l'intention, je suppose, de rester constamment enfermée dans votre appartement. Je ne dis pas que vous sortirez tous les jours, mais le plus souvent possible, au moins trois ou quatre fois par semaine, seule ou avec moi, soit que nous allions au spectacle ou que vous fassiez une promenade utile à la santé. Or, pour monter l'avenue des Champs-Élysées et faire le tour du bois de Boulogne, il faut une voiture.

— En ce cas, je n'ai plus d'observations à faire. Toutefois, je dois vous prévenir que mon intention est de sortir fort peu.

— Il va sans dire que je vous laisse entièrement libre.

— D'ailleurs, reprit elle, je veux travailler.

— Vous voulez travailler ? fit-il avec surprise.

— Oui, répondit-elle en souriant, je veux apprendre.

— Quoi ?

— Ce que je ne sais pas, et, comme je ne sais rien, je veux apprendre. D'abord à parler.

— Mais vous parlez très correctement, je vous assure.

— Vous êtes indulgent. Je veux bien vous avouer pourtant que j'ai beaucoup lu afin de trouver la manière de m'exprimer. Mais j'ai une écriture

abominable, et malgré toutes mes lectures je continue à avoir une orthographe déplorable.

— C'est bien, dit le baron, vous aurez un maître de français.

— Je voudrais aussi, reprit Andréa, savoir peindre, chanter et jouer du piano, puisque vous avez eu la pensée d'en placer un ici.

— Vous aurez aussi des maîtres de dessin, de chant et de piano.

— Ainsi, vous m'approuvez ?

— Absolument. J'ajoute même que je suis heureux de vous voir cette ambition. Avec votre intelligence extraordinaire, je suis sûr d'avance du résultat de vos études. D'ici deux ans vous serez plus instruite que beaucoup de femmes du meilleur monde, dont vous avez déjà la grâce, l'élégance et la distinction.

— Vous croyez cela réellement ?

— Oui, ma chère Andréa, vous serez tout ce que vous voudrez être.

Elle dressa son front superbe. Les éclairs de son regard illuminèrent son visage, qui devint

Henri offrit son bras à Andréa, et ils passèrent dans la salle à manger.

.....
Ainsi que M. de Manoise l'avait dit, l'installation d'Andréa fut complète dès le lendemain.

Pendant quelques jours, la jeune fille s'occupa de chiffons avec sa femme de chambre, une fille intelligente, discrète, fort au courant des petits mystères de la vie parisienne, que le baron avait choisie avec soin et sur d'excellents renseignements qu'on lui avait fournis.

D'un autre côté, les visites de la couturière et de la modiste venaient encore distraire Andréa. La confection de ses diverses toilettes n'était pas une affaire sans importance.

Tout en s'en rapportant complètement au talent et à l'expérience de ces femmes, Andréa eut l'adresse de les faire parler beaucoup et d'obtenir ainsi une infinité de détails sur les choses concernant la mode et l'élégance mondaine, tout en ayant l'air de ne rien ignorer.

Il lui fallut moins de huit jours pour se faire à sa nouvelle existence et se mettre à peu près au courant des habitudes de la vie parisienne.

Certes, si Manette Biron et Thomas l'eussent vue alors, ils auraient hésité à la reconnaître, tellement elle ressemblait peu à la petite couturière de Marangue.

Le baron de Manoise lui-même, qui voyait le changement s'opérer sous ses yeux, était surpris d'une transformation si rapide.

De fait, Andréa était au bout de ses huit jours une véritable Parisienne. Et si l'on eût dit à bien des gens qui la voyaient : Elle sort de son village, un endroit ignoré du fond des Ardennes, où l'on croit encore aux sorcières, au mauvais œil, à toutes les vieilles superstitions, ils auraient certainement répondu que c'était impossible et qu'on se moquait d'eux.

Mais, en se débarrassant et en jetant à tous les vents sa dépouille de campagnarde, Andréa restait la même moralement, avec son immense orgueil, son audacieuse ambition et son rêve merveilleux.

Parfois, cependant, sa pensée s'en allait errer autour de Marangue et de la ferme des Ambrettes. Cela lui arrivait quand, au milieu de son luxe et de son premier étourdissement, le souvenir de sa petite sœur se glissait furtivement dans son cœur.

Mais aussitôt elle se roidissait contre cet instant de faiblesse, qu'elle trouvait indigne de sa force et de sa volonté. Et, pour éloigner et faire disparaître les fantômes du passé, elle pensait à la



Ma chère Andréa, vous avez toujours été la plus belle.—(Page 38, col. 2).

radieux.

— Ah ! vous n'avez qu'un défaut à mes yeux ! s'écria M. de Manoise enivré.

— Lequel ?

— Vous êtes trop belle !

Elle eut un sourire qui compléta l'ivresse du jeune homme.

— A quoi pensez-vous ? lui demanda-t-il.

— A toutes les choses que je vais apprendre, répondit-elle.

Et tout bas, se parlant à elle-même :

— Je pense à la couronne que la sorcière a vue sur ma tête !

Pendant qu'ils causaient, la femme de chambre et la cuisinière avaient préparé la table. Le déjeuner commandé au restaurant arriva. Alors Louise, ouvrant la porte du petit salon, annonça que madame était servie.

prédiction de la Rebouteuse.

— Je marche vers l'avenir, s'écria-t-elle en redressant sa tête altière, je vais à ma destinée ! La sorcière a dit que mon front serait ceint d'un diadème !

Inutile de dire qu'elle gardait son cœur invulnérable et ses idées bien cachées. Ni le baron de Manoise ni personne ne pouvait pénétrer le secret d'une seule de ses pensées...

Quand elle se fut débarrassée, pour un temps, de la couturière et de la modiste, elle se mit immédiatement à l'œuvre pour parvenir au premier but qu'elle voulait atteindre : s'instruire. Elle se livra donc à l'étude avec une ardeur et une énergie indomptables...

Acquérir de l'instruction, apprendre le dessin, devenir musicienne, tout cela n'était pas des choses imposées ; c'est sa volonté seule qui agissait.